

Marie Larrey

À travers les étés

*Préface de
Régine Detambel*

Prix Prométhée de la nouvelle



éditions du
ROCHER

À TRAVERS LES ÉTÉS

MARIE LARREY

À TRAVERS LES ÉTÉS

Préface de Régine Detambel

Prix Prométhée de la nouvelle

Pour tout renseignement concernant l'Atelier Imaginaire ou toute demande de règlement relative au concours Prométhée de la nouvelle ou au concours de poésie Max-Pol Fouchet, on peut s'adresser directement à :

L'Atelier Imaginaire
B.P. 2
65290 Juillan (France)
atelier.imaginaire@wanadoo.fr
<http://www.atelier-imaginaire.com>

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

© Éditions du Rocher, 2009.

ISBN : 978-2-268-06876-3

ISBN pdf : 9782268095370

PRÉFACE

La littérature du grain de sel

George Orwell avait relevé quatre motifs principaux, présents à des degrés divers, chez tout écrivain :

- la volonté d’attirer l’attention sur soi ;
- l’enthousiasme esthétique, perception de la beauté dans les mots et leur arrangement ;
- l’impulsion historique : découvrir des faits vrais et les enregistrer pour la postérité ;
- la poursuite d’un but politique au sens large, pour faire aller le monde dans un sens plutôt que dans un autre.

Marie Larrey n’échappe certainement à aucune de ces rubriques, mais on peut, dans son cas, ajouter un cinquième point : l’investissement éthique. Du simple fait que le contenu de ses nouvelles est rattaché au monde intime de la famille humaine occidentale, il comporte nécessairement une composante morale, un espace de pensée où l’auteur exprime son désarroi et sa perplexité devant la manière dont nous vivons en famille. À en croire Musil : « On n’exprime pas de pensées dans le roman ou la nouvelle, mais on les fait résonner. Pourquoi ne choisit-on pas dans ce cas l’essai ? Justement parce que ces pensées ne sont

rien de purement intellectuel mais une chose intellectuelle enchevêtrée avec une chose émotionnelle. »

Il faut revenir inlassablement sur cette question : comment s'enchevêtrent dans la fiction une pensée et une émotion ? Car ce que dit Marie Larrey de la cruauté de la famille ou de l'angoisse sécrétée par une histoire d'amour ou de la tragi-comédie du mariage et de la maternité ne peut pas être démontré, on doit le sentir et ce que fait la nouvelliste pour notre sensibilité a une importance énorme.

Marie Larrey fouille la pensée avec des fulgurations poétiques pour nous rendre avec précision la matière et le flux de nos expériences primordiales. Par exemple, la nouvelle intitulée *Les bras blancs*, souvenir d'enfance de la narratrice, conte sa première lecture de l'*Iliade* en même temps que sa découverte immédiate du corps, des sens, des peaux. L'ensemble de l'œuvre homérique, tout ce début du chant sans doute, a touché l'enfant, mais ce sont « les bras blancs » d'Héra qui la frappent. Elle reste là, saisie, entre deux pages, et sur ces mots : « Elle lit. Il y a longtemps qu'elle sait lire, au moins cinq ans. Elle en a dix, elle a lu des livres pour enfants de la collection "Rouge et Or", elle les conserve, mais aucun ne lui a donné ce choc encore des bras blancs d'Héra qui sentent le frais, des bras lisses et couleur de lait. Comme ses propres bras à l'odeur vanillée. »

Le lecteur s'imprégnera malgré lui de cette philosophie du corps qui se tisse dans les nouvelles crues,

Préface

acides, parfois saignantes de la nouvelliste. Car le philosophique, chez elle, se donne parfois directement, visible et lisible à la surface du texte comme le sang est déjà apparent dans l'incarnat du corps. Il ne s'agit que de se promener dans *À travers les étés* pour y retrouver, évident, convaincant, le Merleau-Ponty du *Visible et l'Invisible*, qui enseignait que « l'épaisseur du corps, loin de rivaliser avec celle du monde, est au contraire le seul moyen que j'ai d'aller au cœur des choses, en me faisant monde et en les faisant chair ». Qu'on imagine ce que cela peut donner en famille, dans un microcosme – une promiscuité, parfois – où constamment les chairs se touchent, où les enfants assistent aux ébats des parents, où les mères veulent se suicider...

C'est un livre en noir et blanc et en couleurs, tout à la fois. Errances et désirs dans des familles où Freud se serait réjoui. Depuis ce belvédère qu'est l'œuvre de Marie Larrey, les parents, on les observe, on les écoute, on entend leur monologue intérieur, et on peut même sourire aux enfants qui sont les seuls à remarquer notre présence. Le lecteur entend les pensées intimes des personnes qu'il croise dans le recueil, immense chambre d'écho où fusent les interrogations, les confessions et les espoirs de chacun. La bande-son de cet ouvrage serait cela : une sorte de conte mélancolique et polyphonique, voire métaphysique, suspendu entre les deux mondes du dehors et du dedans, du social et de l'intime.

Et Marie Larrey, là-dedans, est la trapéziste, qui s'écartèle pour parler en public de ce qui lui est le plus profond. Elle tente de faire de chacun de ses mots un acte de résistance contre les abîmes de sa propre vie, cette guerre des mots définissant la guerre déclarée qu'elle livre à son passé.

Ce que la famille fait aux enfants, voilà ce dont traite Marie Larrey, en défaisant avec férocity les représentations et clichés convenus d'une certaine rhétorique de l'aube de la vie.

Car c'est bien de cela qu'il s'agit, de la question du bonheur, celle de la possibilité d'accéder au monde intérieur où se forment les mythes, les désirs et les rêves, seul terreau valable où peut naître le fragile sentiment de joie d'un sujet libre entretenant avec son corps enchaîné au réel un dialogue qui va permettre la traversée des âges et de leurs tempêtes.

Le livre est un petit moulin à sel qui secrète de l'intime, comme dans ce conte fameux du moulin tombé au fond de la mer et qui continue de tourner, et de produire du sel, et qui ne risque pourtant pas d'en saturer le monde, tant il est vide, ce monde !

Écrire *cum grano salis*. Ranimer la lecture avec un grain de sel.

Ce que fait Marie Larrey : elle nous anime. Goûter à ces nouvelles qui viennent revivifier l'intime, c'est comme boire de l'eau de mer qui rend la soif toujours plus folle, une eau euphorisante, enivrante, hypnotique, excitante. L'exaltation est absolue.

Préface

Partout la chair surgit et se marbre de sang. Chaque sursaut de la phrase y fait tressaillir et boire ce qui était immobile et sec, dans la tête et dans l'existence. Les silences engloutissants de la vie, ses blancs, ses ignorances, ses dessiccations, les voilà dénoncés. La lecture est un long signal de remémoration de nos petitesse, de nos bassesses de père ou de fils, de mère ou de petite-fille. Personne n'est épargné. L'auteur ne perd jamais de vue le monde tout cru des familles, qui nous embrasse et nous réunit dans une communauté de petites hontes.

L'écriture a son ennemi héréditaire : le cliché. Il n'est pas simple de définir un cliché. En théorie, les clichés sont des images au repos, bien constituées et trop bien définies, qui ont perdu leur pouvoir imaginaire. En quelque sorte, de vieux beaux, de grands rivaux gominés, toujours prêts à séduire avec des trucs centenaires. On peut avoir confiance car Marie Larrey s'est donné pour tâche d'inventer d'autres images, des images toutes neuves celles-là, et vivantes de la vie du langage vivant. C'est là le vrai travail de celui qui écrit, presque la seule référence qu'on exige de lui, son seul talent obligé, car l'absence de cette aptitude-là est rédhibitoire. Elles donnent, ces images littéraires, disait Bachelard, « une espérance à un sentiment, une vigueur spéciale à notre décision d'être une personne, une tonicité même à notre vie physique ». L'image littéraire n'est pas seulement un mot juste, c'est un son clair, peut-être même un parfum. Et, j'irai plus loin, une